

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below

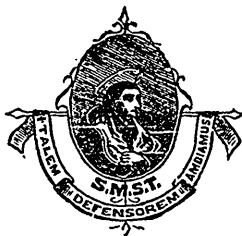
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit : [51]- 88 p.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc. have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



LES ANNALES TÉRÉSIENNES

Séminaire de Ste-Thérèse

NOVEMBRE 1880.

Chronique du mois.

Fêtes patronales.— La St-Charles.— Réceptions académiques.— La Ste-Cécile.— La glace.— J.-B. Dufour.

Il est bon parfois que le peuple laisse ses travaux et prenne part à ces réjouissances publiques qui rappellent les hauts faits accomplis par les héros, ses ancêtres. Ensuite il aime davantage sa patrie et se résigne plus volontiers à sa vie de labeurs. Le collège est un pays en miniature; la famille qui l'habite forme un petit peuple avec des caractères différents, des goûts divers, et même avec une aristocratie, qui est celle de la science et du talent. Cette population, remuante s'il en fut jamais, n'aime pas que les travaux se succèdent sans interruption; pour elle aussi c'est un besoin de rompre

la monotonie des exercices. L'arc toujours tendu se brise ou perd sa force ; de même l'esprit sans cesse occupé finit par se fatiguer et ne sait plus s'adonner à l'étude. Aussi chaque maison d'éducation a échelonné dans le cours de l'an quelques fêtes : fête du patron, fête du fondateur de l'établissement. Ces fêtes sont pour l'élève, qui les aperçoit dans le lointain, des oasis où il se reposera, des étapes où il s'arrêtera pour calculer le chemin parcouru et à parcourir. Elles développent dans le cœur de l'étudiant ses affections, son attachement pour la maison qui l'abrite. Plus tard, dans la vie réelle, sa pensée fatiguée par les soucis aimera à se reporter en arrière, à revoir cette vie d'écolier toujours pleine de douces souvenirs, et ces démonstrations lui servent de jalons pour l'aider à recueillir ses souvenirs.

Ces fêtes sont basées sur les principes de la plus haute moralité. Elles agissent sur l'esprit, l'imagination, le cœur de la jeunesse. Lorsqu'elle entend exalter les pensées sublimes qui animaient les héros chrétiens ou les grands hommes, lorsque son imagination est enflammée par le spectacle de leurs nobles actions, portée instinctivement à l'imitation, elle sent comme un besoin de s'élever, de s'agrandir. Elle voit là un beau modèle, elle comprend qu'un patron n'est pas une enseigne banale, mais qu'il est quelque chose de réel, de visible, de palpable, de substantiel ; elle entend une voix intérieure qui lui crie : *Inspice et fac secundum exemplar*. Elle éprouve une velléité de se hausser jusqu'à lui et ce premier mouvement, tout faible qu'il soit, est déjà un progrès pour l'esprit et le cœur.

L'avenir peut nous apparaître doré : « *omne ignotum pro magnifico*, » mais il n'a rien de réel, le présent avec ses misères n'a rien de poétique. Voilà pourquoi les hommes et les peuples aiment tant à se réfugier dans le passé, à se parer des récits de leur histoire, à se tresser une couronne avec les gestes glorieux de leurs pères. Il leur semble maintenant qu'ils sont moins pauvres. C'est un sentiment de la nature ; nous-mêmes n'environnons-nous pas de nos respects et d'une

certaine auréole de gloire les descendants, quelquefois bien déchus, d'une noble race.

La fête de saint Charles, patron du Séminaire de Ste-Thérèse, coïncide avec la fête du fondateur, du Rév. M. Charles Ducharme. Aussi Borromée et Ducharme en ce jour se confondent dans le cœur des directeurs et des élèves. La reconnaissance nous fait un devoir de réveiller ces cendres qui reposent; mais en même temps la vie et les œuvres d'un saint Charles, de même que la vie et les œuvres d'un Ducharme, sont un puissant mobile vers le bien, vers la pratique de toutes les vertus morales et chrétiennes.

Mes amis, par ce long détour j'arrive tout simplement à vous dire qu'aujourd'hui on ne fête pas la St-Charles comme autrefois.

Jadis, le 4 novembre, il y avait toujours illumination, non point de ces illuminations composées uniquement de feux aux mille couleurs comme celles que vous avez pu admirer ces années dernières; mais des illuminations avec la lumière pure et naturelle, sans mélange aucun de teinture. Une fenêtre n'était point jalouse de l'autre, toutes nous regardaient avec quatre yeux flamboyants; quelques-unes, cependant, comme certains monstres de la fable, n'en avaient que trois, mais elles n'en voyaient pas moins pour cela. Vous avez lu dans les récits d'Homère ces repas fameux où tous les convives affamés dépeçaient des bœufs entiers Bagatelle! Pour nos illuminations, M. l'économiste conservait le suif de vingt bœufs immenses venus du «*far West*»... non pas expressément pour la circonstance.

Marchant scrupuleusement sur les traces de nos pères, dans notre enthousiasme nous tâchions de prolonger le jour fort avant dans la nuit.

Dans la cour des *grands*, qui avait alors des limites plus rétrécies, puisque au nord et à l'ouest elle était bornée par la première terrasse, et à l'est par le jardin, domaine de la «*confédération*» — Disons en passant que cette république fédérative a duré moins

longtemps que la confédération canadienne; pourtant c'était la même constitution; mais l'envahissement...! —

Au milieu, dans des trous profonds, nous plantions les quatre plus belles épinettes que pouvaient fournir nos forêts si renommées; ces colonnes élancées étaient liées entre elles par des barres rustiques qui donnaient la solidité à l'édifice et servaient en même temps de points d'appui aux travailleurs. C'est là que s'élevait le hûcher géant qui rappelait ceux décrits par Virgile et par Fénelon.

Le congé qui précède la fête est consacré à l'érection du feu de joie. Dès le matin on se partage l'ouvrage et tout le monde est à l'œuvre. Quelle activité! *Fervet opus*. Il faut voir ces ouvriers improvisés singeant nos voyageurs des chantiers, partant pour la forêt, la hache sur l'épaule, fredonnant nos chansons populaires. Sous les coups de la cognée tranchante tombent les sapins, ces beaux arbres à la chevelure toujours verte et dont l'écorce à la sève résineuse fournit une matière propice à la flamme. Une autre troupe traîne ces matériaux au chemin, les entasse sur les chariots qui doivent les transporter au collège, et ce travail se poursuit sans relâche: *Nec plaustris cessant vectare gementibus ornos*. Qu'ils étaient gentils ces voyages de verdure animés, grouillants et chantants, traités non plus, comme les rois fainéants, par quatre bœufs graves, mais bien par César, ce noble animal! Quelle belle intelligence de cheval! Il ne faut pas s'étonner, César avait passé vingt-neuf ans au collège. César était un cheval sérieux, plein de solennité dans sa marche lente. César était un brave et il mourut de la mort des braves: une balle lui fracassa la cervelle, la blessure fut honorable, reçue en face.

Lorsque les sapins, les branches sèches sont réunis en un monceau, commence la besogne des architectes. Ils grimpent, se suspendent à des intervalles égaux; les branches passant de main en main sont superposées jusqu'aux nœuds, — je parle au figuré. Puis le géant est ceinturé de paille, arrosé de goudron et couronné de pavillons aux couleurs variées; comme toujours le rouge

et le bleu partagent les affections. Le soir, semblable aux flots de l'Océan, la foule afflue par toutes les avenues et se presse dans l'enceinte des cours. Un instant encore, et le feu est mis aux quatre coins du bûcher ; aussitôt un nuage noir s'élève vers les astres ; aussi rapide que la pensée, la flamme s'élance impétueuse jusqu'aux extrémités. Le monstre gémit, les étincelles volent en tourbillons, et emportées par le vent, traînent une longue queue lumineuse vers la voûte du ciel ; un foyer immense réchauffe, éclaire les alentours ; la lune, les étoiles étonnées vont cacher au loin leur frayeur. Puis se donnant la main, les élèves forment la chaîne ; au bruit du tambour, au son des cymbales, ils entonnent la ritournelle :

« Dansons à l'entour... lour... lour... »

et exécutent une de ces rondes fantastiques qui fait rêver aux sorciers de l'île d'Orléans.

La flamme s'éteint peu à peu, la nuit reprend son cours. C'en est fait du bûcher, de la fête ; ainsi passent les années, ainsi s'écoule la vie. C'est une étincelle qui brille et disparaît.

Quelquefois notre travail est terminé ; plus que jamais le bûcher brille par sa hauteur, par son élégance. Nous contemplons avec orgueil l'œuvre de nos mains ; alors Dieu, irrité sans doute contre nous, comme autrefois contre les enfants des hommes, envoie un vent violent, et le matin nos regards attristés contemplaient la tour de Babel gisant cadavre, *informe, ingens, cui lumen ademptum*.

Maintenant les feux de joie commencent à passer à l'état de souvenir. C'est que la fête de 1875 a été le signal d'un massacre général des sapins ; depuis, les terres du collège fournissent à peine leur contingent pour orner les rues dans les processions religieuses. D'un autre côté, le grand incendie, dont nous sentons encore les conséquences, nous a rendus prudents à l'extrême. Le moindre feu, la moindre étincelle nous énerve, nous fait redouter le retour de semblables acci-

dents. Ainsi la disette des sapins et la prudence ont fait innover, ont brisé la chaîne des traditions.

* *

Aujourd'hui la fête se réduit à une séance littéraire. Ici encore on s'éloigne un peu des coutumes. Dans son printemps l'Académie célébrait autrement son patron. La St-Charles était l'époque préférée pour les réceptions aux fauteuils académiques. Alors avaient lieu les beaux discours de réceptions dont Patru a donné l'exemple, et dont Racine, Buffon nous ont laissé de si nobles modèles, dans une sphère peut-être un peu plus élevée. Quelles émotions pour un jeune académicien d'entendre son éloge ; lui vivant, assister à son apothéose ! Je l'avoue, ce jour de réception fit époque dans ma vie. Pour la première fois on me disait, et sérieusement, au moins je l'ai cru, que je ne manquais pas de tête ; à ma surprise, à celle plus grande de mes voisins, j'étais un modèle de travail, un modèle de..... Tirons le rideau, des malins pourraient me crier : *Quantum mutatus ab illo !* Plus tard ce fut mon tour de louer les confrères plus jeunes.... Un jour néfaste, ma langue fourche et par un *lapsus linguæ* j'accable d'un pavé celui que je voulais couvrir de fleurs. « Qui ne connaît, monsieur, votre ardeur pour le sommeil, » je voulais dire pour le travail. Les applaudissements éclatent, j'ai la modestie de croire qu'on acclame mon éloquence, et je continue avec enthousiasme, pendant qu'Irénée sue, étouffe de dépit. — Et puis voilà.

* *

J'aime la poésie, cette musique des sens, j'aime la musique, cette poésie de l'âme. Si j'étais poète, je voudrais être poète chrétien ; trouvant des harmonies dans la nature, je ne me contenterais pas de les ressentir, mais je les incarnerais dans des vers qui couleraient aussi limpides que le ruisseau, prendraient de la fraîcheur sur la colline, s'élèveraient sur les vagues de la mer et revêtiraient un ton gracieux au milieu des prairies. Si j'étais musicien, suspendant ma lyre pour écouter les accords de cette harmonie universelle qui résonne dans la nature, puis sortant de mon rêve

mélodieux, si mon gosier pouvait rendre ce que j'éprouve, je répéterais quelques notes du concert éternel pour élever les âmes à Dieu. C'est bien ce qu'ont fait MM. les musiciens lundi, le 22 novembre, pour honorer leur patronne, Ste-Cécile, cette vierge dont le martyre fut un drame des plus émouvants, cette vierge dont la voix mélodieuse, écho du ciel, sut toucher, convertir Tiburce et Valérien. A son exemple, les accords que firent entendre nos jeunes artistes parlaient à l'âme d'un monde plus beau, meilleur, nous enlevaient sur les ondes sonores et ravissaient. Jouez, MM. les musiciens, faites résonner le nom de Dieu sur les cordes et dans le cuivre frémissant. Chantez le Seigneur, chantez les Saints, chantez Cécile. Puissiez-vous, marchant sur les traces de votre patronne, briser votre lyre le jour où le monde vous demandera de profaner vos accords et de vouer votre voix à de coupables accents !

* *

Elle est arrivée la neige, « cette blanche farine que Dieu répand en poudre si fine » pour les petits enfants, afin qu'ils puissent glisser en traîneau du sommet de la colline jusque bien loin dans la plaine. Avec elle sont venus les froids, trop vite pour les orphelins, les pauvres, mais à la grande joie des amis de la glace. Déjà la gent aventurière a chaussé le patin, coule rapide sur l'onde solide. Dans sa course furibonde elle trace de longs sillons avec la lame qui grince, décrit mille figures symétriques ; c'est une lutte d'adresse, d'élégance, de vélocité. Mais en même temps c'est un camp de bataille où les lourdauds vont souvent mordre la... poussière, payant un dur tribut, non pas à la terre, leur mère nourricière, mais à la glace, une marâtre..... Courez, mes amis, apprenez à courir aussi prompts dans les voies du Seigneur, à glisser légers vers les plaines du ciel.

* *

La tombe vient de se fermer sur un des personnages les plus célèbres de notre village. Son nom est familier à tous ceux qui sont passés par le collège, sa vie ayant été mêlée un peu à celle du fondateur de notre maison.

Les anciens n'ont pas oublié le rôle brillant qu'a joué notre vieil ami, J-Bte Dufour, plus connu sous le nom populaire, presque légendaire de *Baptissette*. Si sa jeunesse et son âge mûr furent agités, sa vieillesse fut plus tranquille. La seigneurie du pays *pelé*, trop vite déboisée, le commerce de bois devenu languissant, et surtout les infirmités avaient rendu au calme ses derniers ans. Les services qu'il avait reçus de M. Ducharme et qu'il lui avait rendus sous forme de tours habilement joués, lui valurent certains titres sur les biens du collège ; de droit comme de fait il en était le pensionnaire le plus intéressant.

Baptissette avait conservé le plus doux souvenir de M. Ducharme. Il avait une manière à lui d'apprécier son ami d'autrefois. Aujourd'hui, disait-il, nous avons de bons prêtres, oui, mais il ne s'en fait plus, et il ne s'en fera jamais comme celui-là. Sa chance, en arrivant de l'autre côté, ajoutait-il encore, c'était de rencontrer M. Ducharme, et avec son aide il saurait bien régler sa petite affaire.

Garçon La Chaudière avec ses besaces, Néré avec son violon amusaient les élèves par leur naïve simplicité ; *Baptissette* se distinguait par la vivacité, l'approprié des réparties, par la finesse de l'esprit, par l'habileté dans les tours.

Les anciens ne seront pas fâchés, sans doute, d'apprendre ce que sont devenus ces héros d'autrefois.

Que les cendres de l'octogénaire J-Bte Dufour reposent en paix.

SIM.

Le 4 novembre.

SÉANCE ACADEMIQUE.

Le 4 novembre, en même temps que le collège honorait la mémoire de son patron et de son fondateur, l'*Académie St-Charles*, de son côté, chôma sa fête patronale. A cette occasion, elle convoqua à une séance

littéraire les deux communautés, les prêtres et les professeurs du séminaire, ainsi que quelques Messieurs du dehors que la fête du jour avait amenés au milieu de nous : MM. S. Tassé, curé de Ste-Scholastique ; S. Théberge, curé de St-Augustin ; J. Lonergan, curé de Ste-Brigitte ; E. Demers, curé de Ste-Anne des Plaines ; A. Gravel, curé de St-Janvier ; F. Kavanagh, chapelain des Sœurs de Ste-Anne à Lachine ; B. Rioux, curé de Ste-Monique, et M. Denoncourt, vicaire à Ste-Scholastique.

La séance s'ouvrit tout naturellement par l'*Eloge de St. Charles*. Puis vint la lecture d'une ode composée pour la circonstance. Enfin se succédèrent trois discours sur les services que nos collèges rendent à la société, au point de vue religieux, au point de vue national et au point de vue politique. Il importe, en effet, de ne pas oublier tout ce que nos maisons d'éducation ont fait dans le passé pour la foi catholique, pour la langue française, pour la conservation de nos coutumes et de nos mœurs nationales. Pépinières vivantes d'où sont sortis les membres du clergé et nos hommes publics, nos collèges ont sauvé autrefois la nationalité canadienne-française d'un naufrage inévitable et d'une ruine complète ; ils sont aujourd'hui, en Amérique, la gloire du haut enseignement classique et universitaire ; et ils resteront toujours, pour nous, le boulevard le plus puissant contre la diffusion des fausses doctrines et l'envahissement de l'élément étranger. Nous donnons ci-après, avec des extraits, l'analyse de ces différents discours et nous publions l'ode en son entier.

La fanfare, le piano, le violon, l'orphéon et le grand chœur vinrent tour à tour charmer nos oreilles et soulager notre attention. On chanta *La Mort et le Bûcheron*, par Godefroid ; *Jeanne d'Arc au bûcher*, par Luigi Bordèse ; *La Retraite*, par L. de Rillé, et le *Chant national*, dont les paroles sont de Son Honneur le juge Routhier et la musique de M. Calixa Lavallée. On nous saura gré, sans doute, de reproduire ici les belles strophes de ce chant qui respire à un si haut degré la foi et le patriotisme.

CHANT NATIONAL.

O Canada, terre de nos aëux,
 Ton front est ceint de fleurons glorieux ;
 Car ton bras sait porter l'épée,
 Il sait porter la croix.
 Ton histoire est une épopée
 Des plus brillants exploits ;
 Et ta valeur de foi trempée
 Protégera nos foyers et nos droits.

Sous l'œil de Dieu, près du fleuve géant,
 Le Canadien grandit en espérant.
 Il est né d'une race fière,
 Béni fut son berceau.
 Le ciel a marqué sa carrière
 Dans ce monde nouveau.
 Toujours guidé par sa lumière,
 Il gardera l'honneur de son drapeau.

De son patron, précurseur du vrai Dieu,
 Il porte au front l'auréole de feu.
 Ennemi de la tyrannie,
 Mais plein de loyauté,
 Il veut garder dans l'harmonie
 Sa fière liberté ;
 Et, par l'effort de son génie,
 Sur notre sol asseoir la vérité.

Amour sacré du trône et de l'autel,
 Remplis nos cœurs de ton souffle immortel.
 Parmi les races étrangères
 Notre guide est la loi ;
 Sachons être un peuple de frères
 Sous le joug de la foi ;
 Et répétons comme nos pères
 Le cri vainqueur : pour le Christ et le Roi.

ÉLOGE DE SAINT CHARLES.

Après quelques remarques préliminaires de la part du président, M. William Earley commence son discours en ces termes :

“Grande et belle est cette occasion, pour la jeunesse studieuse, d'évoquer les riches souvenirs du passé, de faire revivre

dans cette enceinte, en les saluant de ses acclamations de gratitude et d'amour, les figures amies de ses bienfaiteurs. Au seul nom de *Charles*, nous éprouvons le besoin d'ouvrir les secrets de nos cœurs et de laisser émaner le parfum d'une filiale reconnaissance.

"Charles, c'est-à-dire, le père aimant, le pasteur bien-aimé, le dévouement, le zèle, la charité, le chef de la famille térésiennne, *Ducharme*.

"Charles, c'est-à-dire, la lumière de l'Eglise, la lampe ardente de l'Evangile, le docteur éclairé, le sage et prudent archevêque, l'apôtre de Milan, *Borromée*.

"*Ducharme* et *Borromée*, deux noms pour nous également chers, qui toujours et partout, dans l'expression de notre estime, doivent être unis. Heureux serions-nous si aujourd'hui, en honorant d'une manière spéciale notre illustre et saint patron, nous pouvions ajouter une fleur de plus à la couronne de gratitude tressée par nos aînés à la gloire du fondateur de ce Séminaire."

D'abord, le jeune orateur irlandais nous montre, dans une vue à vol d'oiseau, combien saint Charles fut grand par la noblesse de son origine, l'étendue de ses talents, l'importance des dignités auxquelles il fut élevé et l'héroïsme des vertus qu'il pratiqua.

Mais, ajoute-t-il, il fut encore plus grand peut-être par son amour pour la jeunesse studieuse. Quelles ferventes prières il répand devant le Seigneur avant d'entreprendre ses fondations ! Voyez quelles sommes considérables il ne craint pas d'y consacrer. Sous sa main bénie, les maisons d'éducation s'élèvent comme par enchantement. Il aime à les visiter, il soutient de ses conseils le courage des jeunes étudiants. Avec quelle générosité il tend la main aux pauvres enfants, dépourvus des biens de la fortune, mais riches en trésors de talents et de vertus ! Il s'adresse, pour la direction de ses élèves, aux meilleurs instituteurs de son temps, les Oblats de St-Ambroise et les Jésuites. Ses maisons fondées, son intérêt ne les abandonne pas, il les suit dans leurs progrès et leurs développements, et chaque semaine il en réunit les directeurs dans son propre palais.

Enfin l'orateur nous signale quels devoirs de confiance, de prières et d'imitation incombent à la jeunesse térésiennne envers son protecteur et son patron ; et quels devoirs de reconnaissance envers le fondateur.

LE COLLÈGE AU POINT DE VUE RELIGIEUX.

M. S. Corbeil pose comme base de son discours que la religion est pour l'individu le principe de son bonheur, même ici-bas, et pour la société, le gage assuré de sa force et de sa véritable grandeur. Un peuple sera plus tard ce qu'est aujourd'hui la génération qui s'élève ; il est donc important que la jeunesse soit tout d'abord imprégnée et comme saturée de religion. Or le Séminaire, tout en fortifiant la foi de ses élèves par l'instruction de ses cours religieux, les façonne en même temps, par la fréquence de ses pieux exercices et la sage distribution de son règlement, à la pratique de toutes les vertus chrétiennes : abnégation, dévouement, humilité, travail, charité, etc. Tout y est calculé pour former le prêtre dévoué, le missionnaire zélé pour le salut des âmes, et le laïque profondément chrétien qui exercera, au milieu des principes fallacieux d'un monde trop souvent pervers, un véritable apostolat.

“ Un Séminaire, dit-il, c'est un foyer ardent de religion, de foi vive et d'œuvres saintes. Ici, la jeunesse boit à longs traits à la source des grâces divines. La foi, ce don céleste que nous avons reçu sur les genoux maternels, que notre mère a nourri de leçons et de prières, à notre entrée au collège cependant n'est encore qu'un germe, si je puis parler de la sorte. Aussi à la moindre objection, aux plus grossières embûches du serpent infernal, nous chancelons et nous serions près, peut-être, de tomber dans le gouffre béant de l'incrédulité où tant d'âmes s'abîment. Mais nos vigilants professeurs sont là. Ils nous prémunissent contre l'erreur et le doute, et nous fortifient dans notre foi, en déroulant à la lumière de notre jugement les preuves irrécusables sur lesquelles sont appuyées toutes les vérités enseignées par l'Église. En sortant de cette maison de Dieu, nous pouvons sans crainte nous mesurer avec un ennemi de la doctrine catholique et lui donner raison de nos croyances, selon la recommandation de saint Pierre : “ Parati poscenti vos rationem de eâ quæ in vobis est, spe.”

Plus loin il ajoute :

“ Nos professeurs eux-même nous donnent le plus bel exemple de générosité. Hommes d'intelligence et d'éducation, ils pourraient, dans le monde, obtenir des positions riches en honneur et en fortune ; dans l'ardeur de leur zèle, ils pré-

fèrent cependant se renfermer comme entre les quatre murs d'un cloître pour sacrifier à l'éducation si ardue et souvent si ingrate de la jeunesse, leurs talents et leurs veilles, leurs richesses et leur gloire. Touchés d'une telle magnanimité, d'une telle grandeur d'âme, nous l'affirmons hautement, nos entrailles s'émeuvent et nos cœurs se laissent emporter par cet esprit de sacrifice. Sous cette céleste rosée de bons exemples et d'admirables leçons, nos âmes juvéniles, tendres et fraîches comme les fleurs printanières à l'aurore d'un beau jour, s'épanouissent, se développent, grandissent enfin en sagesse et en grâce, en science et en vertu."

LE COLLÈGE AU POINT DE VUE NATIONAL.

Au collège, nous dit M. Aristide Sauriol, vous apprenez à connaître votre pays, l'immense étendue de ses plaines, ses fleuves les plus beaux du monde, ses lacs géants, ses forêts vastes et inépuisables, ses beautés naturelles, ses paysages pittoresques, ses richesses minérales, la fécondité de ses pêcheries et la fertilité de son sol.

Ici, non seulement vous vous initiez à la correction et aux formes grammaticales de la langue française, mais encore à ses finesses et à ses délicatesses ; et vous en cultivez la pratique et l'amour par un commerce journalier avec les grands écrivains et les grands orateurs.

Ici encore, vous voyez passer sous vos yeux la piété des premiers découvreurs, la constance de ces hommes de cœur qui jetèrent les fondations de nos principales cités, le dévouement de ces missionnaires qui arrosèrent le sol canadien de leurs sueurs et de leur sang, l'héroïsme de nos vierges et de nos religieuses, la bravoure militaire de nos guerriers, les mœurs pures et simples de nos ancêtres, et les luttes courageuses qu'ils soutinrent pour sauver du péril leur religion, leur langue et leurs lois.

Religion, langue, coutumes, histoire, sol natal, ne sont-ce pas là les éléments divers qui constituent la nationalité ? Où trouver ailleurs un foyer de patriotisme plus ardent qu'au collège ?

LE COLLÈGE AU POINT DE VUE POLITIQUE.

M. le président Ferdinand Charbonneau :

“ Si nos maisons d'éducation exercent une grande influence au point de vue religieux et national, leur rôle n'est pas moins grand au point de vue politique. Ne craignez pas, messieurs, que j'aborde ici le terrain brûlant des questions tant débattues de nos jours, au milieu des luttes, des jalousies, des rivalités, du choc des partis. Je vais dans des sphères plus hautes demander à la philosophie ce qu'elle entend par politique. Cette reine de la sagesse me répond : La politique, c'est l'art de gouverner ; gouverner, c'est conduire un peuple à sa fin. Or, la fin de la société civile est de faciliter aux hommes les moyens d'atteindre la félicité éternelle en leur procurant sur la terre, l'ordre, la paix, la sécurité nécessaire, selon cette parole de saint Paul : *Ut quietam et tranquillam vitam agamus*. Assurer aux hommes le bonheur autant qu'il est possible sur cette terre, en les conduisant à la félicité du ciel, voilà la tâche de celui que Dieu place à la tête d'une nation : mission sublime, mais ardue et pleine de responsabilité.

“ Pour remplir ces fonctions aussi difficiles qu'elles sont grandes, que faut-il à l'homme politique ? Moïse parlant à son peuple nous le dit : “ Choisissez d'entre vous des hommes sages et habiles qui soient d'une vie exemplaire et d'une probité reconnue.” C'est-à-dire des hommes sages et éclairés qui connaissent en quoi consiste la véritable prospérité d'un peuple et quels sont les moyens de la faire naître et de la maintenir ; des hommes vertueux, capables de fouler aux pieds toutes les séductions du pouvoir ; assez forts pour faire taire l'intérêt privé devant l'intérêt public ; enfin des hommes doués de cette habileté, de cette éloquence, si nécessaire surtout dans un gouvernement démocratique comme le nôtre, afin de faire prévaloir les sages mesures, de gagner par la persuasion leurs compatriotes à l'amour de ce qui est juste et vrai ; en un mot des hommes de science, de vertu et d'éloquence.”

Puis l'orateur démontre que dans nos collèges, le futur homme politique éclaire son intelligence à la triple lumière de l'histoire, des sciences et de la philosophie ; dans ses rapports avec ses supérieurs et ses confrères, il y développe au fond de son cœur le germe des vertus sociales ; et par le moyen des préceptes de la rhétorique et des exercices de la déclamation, ainsi que par la pratique des compositions littéraires, il forme son talent à l'art d'instruire, de plaire et de persuader.

A l'appui de sa thèse il invoque le témoignage de notre histoire. Entre autres choses, il dit :

“ S'il fallait une preuve nouvelle pour démontrer que nos collègues ont bien mérité de la patrie, nous n'aurions qu'à remonter aux mauvais jours de notre histoire. Là, au milieu de ces orages suscités par l'ambition et la cupidité d'un certain nombre de nos vainqueurs, nous verrions des Canadiens-Français paraître à la tribune parlementaire ; nous les entendrions tonner contre l'injustice, la bassesse d'âme de ces fanatiques qui avaient le secret d'accaparer l'amitié des gouverneurs et la confiance du bureau colonial, et dont le dessein avoué était de fouler aux pieds tout ce que nous avons de plus cher : notre religion, notre langue, nos lois. D'où viennent-ils ? où ont-ils été formés, ces hommes qu'on désigne sous les noms glorieux des Bédard, des Parent, des Bourdages, des Papineau, des Vallières de St-Réal, etc. Voyez, là-bas, cette vieille institution du Séminaire de Québec qui a survécu aux secousses de la conquête ; voyez ces autres maisons plus récentes qui sont disséminées comme autant de phares lumineux sur les bords du St-Laurent, et que la Providence suscite à mesure que la race canadienne prend des développements plus considérables. C'est dans ces asiles de la science et de la vertu que les champions de nos libertés sont allés s'armer, comme dans un arsenal riche et puissant, du caractère viril, de l'amour pour leur pays, de l'éloquence mâle et vigoureuse qui leur fait combattre si vaillamment les bons combats.”

« TALEM DEFENSOREM AMBIAMUS. »

Nous terminons ce compte rendu en extrayant du discours de M. W. Earley, les paroles pleines de chaleur et de vérité qui en font la péroraison :

“ Unissons nos cœurs dans un même sentiment de reconnaissance et promettons à nos protecteurs là-haut qu'à jamais à notre devise nous serons fidèles.

“ *Talem defensorem ambiamus!* c'est-à-dire, dans nos peines et nos difficultés nous élèverons des regards confiants vers le ciel, nous supplierons nos guides célestes de relever notre courage abattu, de soulager l'amertume de nos âmes.

“ *Talem defensorem ambiamus!* Dans nos joies, dans l'éclat et l'allégresse de nos succès, nous confierons notre bonheur à nos saints patrons pour qu'ils le modèrent en le sanctifiant.

“ *Talem defensorem ambiamus!* Nous nous glorifierons d'aimer l'étude, le travail, le sacrifice, de pratiquer les douces vertus de notre état, de demeurer toujours unis dans la charité chrétienne, dans la sainte familiarité de l'amour fraternel.

“ *Talem defensorem ambiamus!* Nous aimerons notre *Alma Mater*, nous célébrerons ses gloires passées, nous respecterons et chérirons ceux qui la dirigent, nous travaillerons à sa prospérité future. Au milieu de ses difficultés et de ses embarras elle trouvera dans ses enfants, quelque part qu'ils soient, des soutiens puissants, des auxiliaires énergiques et généreux.

“ *Talem defensorem ambiamus.* Quand des hommes ennemis de notre religion, ennemis de notre dévoué clergé, cherchant à tout séculariser, à tout ramener à l'indifférence et à l'impiété, s'efforceront de détruire l'influence de ces institutions religieuses qui, de tout temps, ont enfanté des hommes de sagesse, des héros de dévouement à l'Eglise et à la patrie, nous résisterons courageusement à leurs efforts. En vain, leur dirons-nous, vous essayez de ravir à notre mère l'Eglise le droit d'élever ses enfants; en vain, vous essayez d'arracher à ces prêtres désintéressés l'empire des cœurs; en vain vous essayez de nous séduire, de nous faire dévier de la route qu'ont suivie nos ancêtres. Dieu est pour nous, jamais vous ne verrez la réalisation de vos iniques desseins.

“ Nous suivrons notre patron Borromée que la jeunesse vénère, que le monde admire, que le ciel glorifie. Amour, honneur, reconnaissance à notre fondateur Ducharme. *Talem defensorem ambiamus!*”

Ode pour la St-Charles.

Salut, jour désiré, dont la douce mémoire
 Nous rappelle le nom, les labeurs et la gloire
 D'un prélat généreux !
 L'oubli, qui vient voiler le faste de la terre,
 O Charles ! ne pourra couvrir d'aucun mystère
 Tes travaux glorieux.

Je te vois, à travers l'obscurité des âges,
 Loin de Milan, chasser de sinistres orages,
 Dissiper des fiéaux ;
 Donner à la jeunesse un asile paisible ;
 Ranimer le clergé par ton zèle invincible
 Et par tes longs travaux.

De trois siècles passés dominant la poussière,
 Ton nom nous apparaît rayonnant de lumière,
 Couronné de vertus.

Milan, ton cher Milan, te vénère et t'honore,
 Et ses temples en deuil semblent vibrer encore
 De ta voix qui n'est plus.

O Ducharme ! tu dors dans le repos des justes....!
 Et songes-tu, parfois, que là, près des arbustes
 Par ta main plantés autrefois,
 Au lieu de l'humble toit, fruit de maint sacrifice,
 S'élèvent rayonnants, d'un superbe édifice
 Les dômes et la croix ?

Ah ! dis-nous, songes-tu que ton humble semence,
 Ce grain de sénevé, produit un arbre immense
 Elançant son front vers les cieux ?
 Que du Nord au Midi, la jeunesse sans nombre,
 Vient puiser les vertus et la science à l'ombre
 De ses bras spacieux ?

Oh ! s'il t'était donné, secouant la poussière,
 De sortir un moment du sombre cimetière
 Pour revenir en ces beaux lieux,
 Que ton cœur généreux bondirait d'allégresse
 En voyant sous ce toit fleurir cette jeunesse
 Au cœur laborieux !

Mais que dis-je ?... La tombe est à jamais fermée !...
 Fidèle imitateur du noble Borromée,
 Tu devais le rejoindre aux cieux....
 Oh ! gloire, gloire à vous, protecteurs du jeune âge !
 Et, qu'à jamais bénis vivent sur cette plage
 Vos noms harmonieux !

.

O Temps ! courant fatal où tout s'écoule et sombre !
 Sur nos plus heureux jours tu mets un voile sombre
 Que perce à peine un souvenir ;
 Rien ne peut ralentir tes ondes fugitives
 Qui coulent, débordant sur d'insondables rives :
 Le Passé, l'Avenir !

Rien ne peut demeurer debout sur tes rivages :
 Les pompeuses cités croulent sous tes ravages
 Et disparaissent pour toujours ;
 Les peuples confondus s'en vont dormir sous l'herbe ;
 Le sable vient couvrir le monument superbe
 Qui défiait ton cours.

Sur le monde asservi tu chantes ta victoire !
 Eh bien ! tu ne pourras jamais ternir la gloire
 De ces deux prêtres bienfaisants :
 Sur leur âge gravant une immortelle empreinte,
 Ils ont pour l'avenir défié ton atteinte
 Et tes coups impuissants.

* * *

Loin des appas trompeurs dont se pare le monde,
 Loin des troubles du siècle, en une paix profonde,
 Tranquilles nous vivons, sourds aux bruits de l'orgueil,
 Pour nous, les horizons n'ont jamais de nuages :
 Sur la mer de la vie, ignorant les orâges,
 Nous voguons sans écueil !

Pour l'écolier, la vie est sans combats, sans lutte ;
 Le monde n'est qu'un son que l'écho répercute
 Et qui ne peut troubler le calme de son cœur ;
 Les heures sont toujours paisibles et sereines,
 Et pour lui le fardeau des misères humaines
 N'a point de pesanteur.

Telle, au fond d'un vallon, une source limpide,
 S'écoule, reflétant dans son miroir liquide,
 Le gazon, les rameaux d'un bois mystérieux :
 Pendant qu'au loin les vents font retentir l'espace,
 Le pin altier se mire en sa pure surface
 Avec l'azur des cieux.

Dans ce séjour béni, séparés de la foule,
 Paisibles, notre temps à l'étude s'écoule
 Et les sombres ennuis sont pour nous inconnus.
 Un ami sage, un père à nos travaux préside,
 Et, soutenant nos pas, sûrement il nous guide
 Au sentier des vertus.

Venez vous asseoir près de ce riant parterre,
 A l'ombre de l'érable à demi centenaire
 Où l'on jouit toujours d'un frais délicieux.
 Au sein des arbres verts que balance la brise
 Voyez se dessiner les deux tours de l'église
 Qui nous montrent les cieux.

Devant nous, sur un tertre, au sein de la verdure
 Votre ceil peut découvrir une douce figure
 Qui protège nos jours et sourit à nos jeux :
 C'est la Reine du ciel, notre Mère, Marie
 Qui, nous tendant les bras, console notre vie
 Et rend nos cœurs heureux.

Doux séjour d'allégresse où tout plaît à la vue,
 Gazons, rustiques bancs, tertre, forêt touffue,
 Chapelle où le Seigneur se plaît à nous bénir,
 De l'église à tes bois, du verger au parterre,
 Il n'est point un seul arbre, un brin d'herbe, une pierre
 Qui n'ait de souvenir.

Combien de fois, rêveur, errant plein de mystère,
 Sur le gazon, au pied de l'arbre séculaire,
 Sous ton bois embaumé je suis venu m'asseoir !
 Et là, mon œil ravi par un étrange charme
 A cru voir Borromée et l'ombre de Ducharme
 Planer sur nous le soir.

O bienheureux Ducharme ! illustre Borromée !
 Puisse, planant sur nous, votre ombre bien-aimée,
 Comme un sylphe béni nous protéger toujours !
 Veillez sur cet asile où se forme l'enfance ;
 Donnez à ce séjour de paix et de science
 De longs et d'heureux jours !!!

TÉLESPHORE LORD.

La Jeunesse de M. Ducharme.

Premières Années.

Monsieur Ducharme naquit à Lachine, le 10 janvier 1786. Il était fils du capitaine Dominique Ducharme et de Marguerite Charlebois, native de la Pointe-Claire.

Sa famille, en Canada, remonte presque à l'origine de la colonie, son trisaïeul, Fiacre Ducharme, étant venu s'établir à Montréal en 1653 ; plusieurs de ses ancêtres, entre autres Claude et Louis Ducharme, dans la défense du pays contre les Anglais et les Iroquois, payèrent noblement à la patrie leur tribut de bravoure et de sang ; un plus grand nombre encore de ses parents se distinguèrent dans des voyages aventureux aux lointaines contrées de l'Ouest. Son père, le capitaine Dominique, rendit d'importants services au gouvernement sous l'administration de sir George Prévost. Il était un des plus braves cultivateurs de Lachine, où, par la franchise et l'honnêteté de son caractère, il exerçait une grande influence sur ses *compatriotes* ; il vécut entouré de l'estime et du respect non seulement de ses amis et de ses voisins, mais de tous ceux qui le connurent, et, longtemps encore après sa mort, on rappelait le souvenir de son esprit et de ses originalités.

Le lendemain de sa naissance, ses pieux parents le firent porter à l'église pour y recevoir le sacrement de la régénération ; il fut tenu sur les fonts baptismaux par Alexis Roi-Portelance et Josette Pominville, son épouse ; le prêtre qui versa sur son front les eaux du baptême, fut M. Antoine Gallet, curé du lieu. Par une coïncidence assez singulière, à l'époque de la naissance du futur curé, on était à faire les démarches nécessaires pour l'érection de cette paroisse de Ste-Thérèse, qu'il devait conduire et édifier pendant de si longues années. Il reçut au baptême les noms de Charles et de Joseph, véritable pronostic de ce que seraient plus tard sa vie et ses œuvres : en effet, ne devait-il pas imiter l'époux de Marie dans sa simplicité, sa pauvreté, son travail, son dévouement humble et obscur ? Et ne marcha-t-il pas sur les traces du grand évêque de Milan, en élevant, d'après les règles du saint concile de Trente, un de ces sanctuaires bénis où vient s'abriter la jeunesse studieuse et sacerdotale ?

Lachine est une des plus agréables localités des environs de Montréal ; elle est devenue, pendant la saison des chaleurs, le rendez-vous des familles à l'aise de la grande cité, qui vont y chercher le frais, l'ombrage, la verdure, l'eau et le grand air. La maison paternelle de M. Ducharme s'élevait à l'endroit, connu encore aujourd'hui sous le nom de « terre des Ducharme, » à un mille environ au-dessus de l'église actuelle, près de l'emplacement qu'occupe la gare du Grand-Tronc. De là, se déroule devant nous le panorama le plus riche et le plus varié ; le regard s'étend, au loin et au large, sur la vaste nappe d'eau du lac St-Louis ; là-bas, à l'horizon, se dessine la ceinture bleuâtre des grands bois de l'île Perrot, de Beauharnois et de Chateauguay ; en face, à travers le feuillage, se montre pittoresque et riant le village iroquois de Caughnawaga, avec son temple antique et son clocher argentin ; des ormes séculaires ombragent les hautes falaises où s'élevaient, au temps jadis, le moulin des seigneurs, le vieux fort et l'église paroissiale ; jour et nuit, on entend le murmure monotone et solennel qui monte,

avec les brumes, au-dessus des rapides et des flots bouillonnants.

Tel fut le cadre de poésie et de grandeur qui entoura le berceau de M. Ducharme. Cette belle nature, dont il avait sous les yeux le spectacle journalier, ne put que développer chez lui cette imagination brillante et cette vive sensibilité dont le ciel l'avait doué, ainsi que ce goût prononcé que toujours il montra pour la vie champêtre, la solitude des bois et le calme majestueux de nos grandes forêts.

Au collège St-Raphaël.

Après avoir reçu chez ses parents les premiers éléments de l'instruction, dès l'âge de douze ans, au mois d'octobre 1798, il fut envoyé à Montréal, pour faire son cours classique au collège St-Raphaël, tenu sous les auspices et la direction des MM. de St-Sulpice.

Ce collège s'élevait sur la place Jacques-Cartier; c'était, ni plus ni moins, l'ancien château-Vaudreuil, que le gouverneur de ce nom avait fait construire en 1723, et que, en 1773, la Fabrique de Montréal achetait pour le faire servir à des fins d'éducation. A cette époque, M. Chicoineau en était le directeur.

En franchissant le seuil de cette maison, Ducharme se trouvait à entrer en contact avec plusieurs jeunes gens de talent qui, dans la suite, firent leur marque, soit dans l'Eglise, soit dans l'Etat : M. J. B. St-Germain, mort curé de St-Laurent; M. P. Migneault, fondateur du collège de Chambly; l'hon. D. B. Viger, qui fut l'un de nos plus habiles jurisconsultes, et joua un rôle très important dans la politique du pays; l'hon. F. Quesnel; l'hon. juge O'Sullivan; M. Louis Viger, avocat de réputation; et M. Jacques Viger, le savant archéologue, premier maire de Montréal, et commandeur de l'ordre romain de St-Grégoire.

Dans le monde.

Cependant, ce premier essai dans la carrière de la science ne fut pas de longue durée; bientôt il se dé-

goûta de ses études. Est-ce que, par hasard, l'attrait de ces voyages *aux pays d'en haut*, dont il avait si souvent entendu le récit fantastique au sein de sa famille, le faisait rêver à une plus grande liberté? Avait-il l'intention de suivre l'exemple de tant de ses parents qui, presque au retour de chaque printemps, s'embarquaient dans les *grands canots* pour les lacs et les prairies du Nord-Ouest? ou voulait-il tout simplement retourner aux douceurs du foyer et aux paisibles travaux des champs? toujours est-il que, quelques semaines seulement après la rentrée des élèves, il faisait ses adieux au collège, pour reprendre joyeux le chemin de la maison paternelle.

Deux ans plus tard, son père le plaçait chez un respectable marchand de Montréal; et dans cette maison de commerce, il passa, en qualité de commis, trois années entières. Il aimait dans la suite à rappeler cette circonstance de sa vie, où il apprit, quoique jeune, à connaître le monde pour le dédaigner.

Sa conduite, dans le siècle, fut celle d'un bon et brave jeune homme; il sut choisir la société de ses amis, et il ne cessa d'entretenir des rapports intimes avec ses anciens maîtres du collège St-Raphaël. Pour mettre, sans doute, sa jeunesse à l'abri des écueils et des dangers, il entra, à peine âgé de seize ou dix-sept ans, dans une pieuse association, la *Congrégation des hommes de Ville-Marie*, ce qui ne fait pas peu l'éloge de sa religion et de son caractère. Là-dessus nous avons son propre témoignage; il écrivait à Mgr Lartigue, en 1822: « Depuis que j'ai connu la famille Viger (c'est-à-dire dans le temps que j'étais au comptoir et que j'appartenais à la Congrégation des hommes), j'ai toujours conservé du respect pour cette famille dont plusieurs membres étaient de cette pieuse société. »

Au collège de Montréal.

Au mois d'octobre 1804, Ducharme reprit son cours d'études, bien décidé, cette fois, à le terminer. Il avait dix-huit ans. Dans ce temps-là, la rentrée des classes

se faisait au mois d'octobre, et la sortie n'avait lieu que vers le milieu d'août. On avait conservé sur ce point la vieille coutume de France, où les élèves passent chez leurs parents le mois de septembre, le plus délicieux des mois, la joyeuse saison du raisin et des vendanges. Chez nous, les chaleurs tropicales de la canicule, petit à petit, ont reculé la sortie aux premiers jours de juillet, voire même à la dernière semaine de juin. Espérons que nous en resterons là.

L'année précédente, le collège St-Raphaël était devenu la proie des flammes ; et depuis lors les classes s'étaient continuées dans les appartements du séminaire, près de l'église de la *Grand-Paroisse*. C'est là que le nouvel élève fit ses éléments latins et sa syntaxe ; mais, au commencement de sa méthode, le 20 octobre 1806, il entra avec ses confrères dans le beau et grand collège, que les Messieurs de S. Sulpice venaient de faire construire dans cette partie de la ville, nommée le Griffinton. Il y fit successivement toutes ses classes, sans aucune interruption ; et en 1811, à la fin de sa dernière année de philosophie, il se décidait à se consacrer à Dieu dans l'état ecclésiastique. Il est probable qu'il n'était retourné au collège que pour obéir à une voix intérieure, qui l'appelait à se dévouer au service des autels.

Le collège de Montréal possédait alors, comme toujours du reste, un corps de directeurs et de professeurs tout à fait distingués. La révolution française, ayant forcé le clergé à s'expatrier, avait jeté sur nos bords un grand nombre de prêtres éminents par leur science et leurs vertus. A la tête du Séminaire, comme supérieur, était M. Roux, Vicaire Général, prêtre vénérable, qui passait à bon droit pour l'un des plus instruits et des plus éloquents de son temps.

Au collège, le directeur était M. Roque, que tous s'accordaient à considérer non seulement comme un homme érudit, mais encore comme un saint. C'est surtout dans ses instructions religieuses, données aux élèves des classes supérieures, sous forme de *grand catéchisme*, qu'on avait occasion d'admirer son profond

savoir, et la vivacité de sa foi. Doué d'une grande facilité d'expression, ayant une diction pure et correcte, il expliquait les saintes Ecritures et la doctrine catholique avec netteté, justesse et précision. Ses conférences, bien que familières et simples dans la forme, étaient, à vrai dire, de véritables cours de théologie, où le dogme et la morale se trouvaient, d'une manière on ne peut plus claire, mis à la portée de tout le monde. Ses raisonnements, toujours solides, toujours inattaquables, ne laissaient jamais dans l'esprit de son jeune auditoire le moindre doute, ni la plus légère hésitation. De plus, vu la bonté et la fermeté de son caractère, on peut dire, sans crainte de se tromper, que jamais directeur ne jouit davantage de l'affection et du respect de ses élèves.

Dans l'enseignement, en première ligne, se faisaient remarquer M. Boussin, professeur des Humanités ; M. Satin, professeur de Belles-Lettres ; M. Rivière, professeur de Rhétorique, et M. Houdet, professeur de Philosophie. Plusieurs de ces hommes vraiment savaux avaient rédigé eux-mêmes, pour l'instruction de leurs élèves, des traités d'un mérite tout à fait supérieur. Leur profonde érudition, leur longue expérience, leurs qualités personnelles, l'autorité de leurs vertus, ainsi que leur zèle et leur dévouement, les mettaient à même de remplir les différents devoirs de leur charge avec un succès plus qu'ordinaire.

Tels furent les directeurs et les professeurs de M. Ducharme. Est-il étonnant que, sous la conduite de guides aussi expérimentés, un jeune homme heureusement doué du côté de la nature, réfléchi, plein d'ardeur, ait fait de rapides progrès ? qu'il ait vu s'enrichir son esprit des connaissances les plus variées, et se développer au fond de son cœur le germe des meilleurs sentiments ? est-il étonnant qu'il ait conservé, toute sa vie, le plus beau souvenir, la plus vive reconnaissance, et le plus sincère attachement pour ces hommes dévoués qui formèrent sa jeunesse avec tant de sagesse et d'habileté ? Aussi trente ans plus tard, quand il assiera les fondements d'une nouvelle maison d'éducation, il

ne croira mieux faire que d'adopter le cours et les auteurs du collège de Montréal. « Le cours d'études que je fais suivre, écrivait-il, est à peu près le même qui était en usage de mon temps au collège de Montréal ; et les exercices aussi sont à peu près les mêmes, autant que ma situation peut me le permettre. » (*Lettre à Mgr Bourget, 28 avril 1837.*)

Succès au collège.

Ducharme parcourut avec distinction les différentes classes de son cours. Doué d'un esprit vif et d'une mémoire prodigieuse, il ne tarda pas à se faire remarquer au milieu de ses jeunes condisciples. Sa docilité, sa modestie, l'aménité de son caractère lui gagnèrent en peu de temps la confiance de ses maîtres ; sa gaieté, sa conversation enjouée et pleine d'esprit, ses reparties adroites et fines, une certaine tournure d'originalité piquante le faisaient aimer et rechercher des élèves. Ses succès, surtout en littérature, furent remarquables ; il montra pour cette partie des études un goût prononcé et un véritable talent ; il composa même à cette époque plusieurs pièces de poésie qui lui valurent des éloges flatteurs.

Son application aux matières de la classe ne l'empêcha pas de se livrer avec succès à l'étude de la musique ; il avait pour cet art d'agrément de très grandes dispositions naturelles, et il put se rendre assez habile sur l'orgue et le piano, pour former lui-même dans la suite plusieurs excellents musiciens. C'est alors aussi qu'il cultiva, et plia aux règles et aux secrets du chant musical, ce bel organe si souple et si sonore qui, dans son église, aux jours de grandes fêtes, faisait le principal attrait des solennités religieuses.

Il nous reste encore les *palmarès* de 1804, 1805 et 1806, alors que le jeune Ducharme faisait ses classes d'éléments, de syntaxe et de méthode ; nous y voyons qu'il occupait, pour l'excellence, invariablement la seconde place, et qu'à la clôture de chaque année scolaire, des premiers et des seconds prix venaient cou-

ronner la constance de son travail. Nous croyons faire plaisir au lecteur en lui mettant sous les yeux ces documents aussi curieux qu'intéressants.

Palmarès (14 août) 1804.— Ludovicus Demers, deux 1ers prix et deux 2nds prix ; Carolus Ducharme, un 1er prix et un 2nd prix ; Ludovicus Binet, un 1er prix ; Jacobus Odelin, un 2nd prix ; Benjaminus Varin, un 2nd prix ; Stephanus Desautel, un 2nd prix ; Carolus Pasteur, un 1er prix ; Antonius Duranceau, un 1er prix et un 2nd prix ; Carolus Brouillet, un 1er prix et un 2nd prix ; Alexis Dorval, un 2nd prix ; Henricus Praate, un 2nd prix ; Joannes McDonald, un 2nd prix.

Palmarès (14 août) 1805.— Franciscus Xav. Demers, deux 1ers prix et un 2nd prix ; Carolus Ducharme, un 1er prix et deux 2nds prix ; J. Lud. Odelin (minor), un 1er prix et deux 2nds prix ; Carolus Brouillet, un 1er prix ; Antonius Duranceau, trois 2nds prix ; Jacobus Odelin (major), un 1er prix ; Benjaminus Varin, un 1er prix ; Ludovicus Praate, un 1er prix.

Palmarès (14 août) 1806.— Franciscus Xav. Demers, trois 1ers prix ; Carolus Ducharme, un 1er prix et un 2nd prix ; Jacobus Odelin, un 1er prix et deux 2nds prix ; Joannes Lud. Odelin, deux 2nds prix ; Ludovicus Binet, un 1er prix ; Andreas Truteau, un 1er prix ; Antonius Duranceau, un 1er prix ; Ludovicus Praate, un 2nd prix ; Michael Dufresne, un 1er prix.

Si l'on désire savoir ce qu'il advint de la plupart des confrères de M. Ducharme, ce François Xavier Demers qui tenait la tête de la classe, embrassa l'état ecclésiastique, fut Vicaire Général et mourut curé de St-Denis, le 14 mai 1862 ; Louis Binet se fit, paraît-il, une belle réputation au Barreau de Québec ; Antoine Duranceau fut pendant de longues années curé de Lachine ; on retrouve, en 1815, Henri Praate missionnaire aux Etats-Unis ; Michel Dufresne fut curé de St-Nicolas, puis de St-Gervais où il décéda en 1843. Cependant, de tous les jeunes gens de cette classe, celui au nom duquel, après M. Ducharme, s'attache le plus de célébrité, c'est peut-être M. Jacques Odelin, qui mourut le 8 juin 1841, à l'âge de 53 ans, curé de St-Hilaire, sur la

rivière Richelieu. Il était doué d'une forte intelligence et d'une aptitude spéciale pour les questions philosophiques ; il avait fait sur ces matières de sérieuses études. Il le prouva, du reste, dans une longue et rude discussion qu'il soutint, en 1833 et 1834, contre les défenseurs des systèmes de MM. de Bonald et de l'abbé Lamennais ; et sans le secours d'aucun auteur dont il pût s'aider, il sut, dit-on, soutenir avec avantage la thèse que vint approuver, sur ces entrefaites, l'Encyclicque de Grégoire XVI, *Mirari vos*, en date du 21 juin 1834.

M. Ducharme terminait sa méthode, lorsque le 14 août 1806, à la distribution solennelle des prix qui avait lieu cette année, pour la première fois, dans les salles du nouveau collège, M. Houdet, professeur de philosophie, mettait dans la bouche d'un de ses élèves ces paroles pleines d'enthousiasme : « Chers amis, compagnons d'études, nos souhaits sont heureusement accomplis. Il me semble entendre dans les âges à venir nos neveux redire à leurs enfants en leur, montrant ce nouveau temple d'Apollon : vous voyez ce vaste et imposant édifice, qui semble par sa beauté attirer les regards, et défier les siècles par sa solidité. Eh bien ! nos aïeux furent les premiers couronnés en ce lieu ; les premiers lauriers qui y furent distribués, le furent pour nos pères ; et ce fut pour eux que, pour la première fois, ces voûtes augustes retentirent de bruyants applaudissements. »

Ces paroles disaient vrai ; car voici que, après trois quarts de siècle, les enfants, les petits neveux de M. Ducharme rappellent avec orgueil qu'en ce lieu, en effet, leur père, leur bienfaiteur reçut les premières couronnes, cueillit les premiers lauriers et vit son nom couvert des plus flatteurs applaudissements. L'écho de ce triomphe pacifique, parvenu jusqu'à eux, les encourage dans leurs difficultés, et leur rappelle cette vérité : que les succès dans la vie dépendent le plus souvent des habitudes contractées aux jours d'une jeunesse laborieuse et régulière.

N. B. — Pour composer cette esquisse biographique de la jeunesse de M. Ducharme, outre les traditions qui se sont conservées.

vivaces dans notre maison, voici quelles sont les sources principales où nous avons puisé : 1° Une biographie de M. Ducharme, par M. J. B. St-Germain, curé de St-Laurent ; 2° Une seconde biographie de M. Ducharme, par M. L. Dagenais, quatrième supérieur du Séminaire de Ste-Thérèse ; 3° Les archives de l'évêché de Montréal ; 4° Le Mémorial de l'éducation, par le Dr J. B. Meilleur ; 5° Le Répertoire général du clergé, par l'abbé C. Tanguay ; 6° L'Annuaire de Ville-Marie, par M. L. A. Huguet-Latour, 7° L'Histoire du Séminaire de St-Hyacinthe ; 8° Une étude biographique sur le capitaine Dominique Ducharme, par M. Pantaléon Hudon. De plus nous devons nos meilleurs remerciements à M. P. Deguire, directeur du collège de Montréal, et à M. N. Piché, curé de Lachine, pour les renseignements qu'ils nous ont communiqués avec une si grande bienveillance.

J. B. P.

Un missionnaire.

Il y a des hommes qui disent adieu au foyer paternel, qui s'arrachent aux embrassements d'une mère, aux caresses d'une sœur, à la douce société des frères, des amis, des proches, — et qui s'éloignent à la hâte d'un pas furtif, comme s'ils fuyaient les regards de la justice humaine. Ils s'en vont hors de la famille, hors du pays natal, hors de la patrie, hors des limites de la civilisation. Ils vont aussi loin que la vapeur peut les porter et ils marchent encore, ils marchent toujours vers le nord, vers le pays des longs hivers, de la végétation chétive, des mornes solitudes. Arrivés là, ils s'y arrêtent, ils y demeurent, ils y vivent, car on peut y vivre encore. On n'y mange jamais de pain, mais on y trouve l'air à respirer, et la terre donne quelques légumes, les eaux, beaucoup de poisson, les bois, un peu de gibier. Ils vivent donc là, ces hommes ; là, à 1200, à 1500 lieues de la patrie ; là, sous un ciel qui verse à flots pendant l'hiver tous les froids du pôle ; là, dans une masure mal fermée contre le vent glacial ou dans la hutte enfumée, pleine de vermine, du sauvage ; là, dans l'isolement qui pèse comme un manteau de plomb ou dans une société plus dure parfois que l'isolement. Ils vivent là, ignorés, perdus, comme enterrés

dans ces froids déserts. Le monde ne les connaît point, car ils ne s'occupent pas de ce qu'aime et estime le monde ; ils ne trafiquent pas de fourrures, ils n'exploitent pas de mines, ils ne découvrent pas de montagnes ou de fleuves nouveaux : ils ne cherchent que des âmes, et encore les âmes de ces petites gens qu'on appelle des *sauvages*. Il est vrai qu'ils travaillent et qu'ils souffrent pour ces âmes ; ils souffrent de la faim et du froid ; ils se fatiguent, ils s'épuisent, s'ils ne meurent, dans ces interminables voyages sur les fleuves et les lacs, à travers les bois, par la plaine et la montagne ; couchant, la nuit, sous la voûte du ciel, traînant, le jour, sur d'immenses espaces, leurs jambes affaiblies et leurs pieds meurtris, ensanglantés... Mais ils n'écrivent pas ces choses dans les gazettes ; ils se contentent de les faire sous le regard de Dieu. Et comment les écriraient-ils ? ils soupçonnent à peine qu'elles sont **grandes**. Puisque ces sauvages du nord ont des âmes, et que ces âmes ont été créées à l'image de Dieu, rachetées par le sang d'un Dieu, elles valent bien sans doute autant qu'une peau de martre ou de castor. Il est donc tout simple qu'il y ait des apôtres pour ces âmes comme il y a des traitants pour les fourrures. Et qu'importe après cela le travail, la peine, la souffrance ? Voilà ce qu'ils pensent et ce qu'ils disent, ces missionnaires. En vérité, ce sont des hommes *étranges*.

L'un d'eux, le Père Gascon, O. M. I., arrivait, il y a quelques semaines, du Grand Lac des Esclaves. Il y avait passé vingt et un ans, prêchant aux Montagnais, aux Loucheux, aux Peaux-de-Lièvre, aux Couteaux-Jaunes, aux Plats-Côtés-de-Chiens et à d'autres encore ; courant à la raquette ou en canot, sur un territoire de plus de 500 lieues ; et dans l'intervalle de ces courses, devenant tour à tour jardinier, bûcheron, charpentier, pêcheur, sur l'ilot rocheux où il vivait de poisson sec et de pommes de terre. Le Père Gascon est revenu de là comme d'un voyage d'outre-tombe. Qui, après vingt-trois ans, pensait encore à cet homme qu'on avait voué à une mort précoce, qui avait semblé ne pouvoir pas même atteindre la première étape de sa lointaine mis-

sion, tant il était frêle et chétif ? Qui, dans notre monde affairé, au sein de notre brillante civilisation, pensait au pauvre missionnaire du Lac des Esclaves ? Mais lui n'avait pas oublié ; après vingt-trois ans comme au jour du départ, son cœur était tout chaud des affections et des souvenirs qu'il avait emportés de la patrie. Avant de mourir, il a voulu revoir ces personnes et ces lieux tant chéris. Il est donc revenu serrer la main à de vieilles connaissances et s'asseoir, pendant quelques heures, au foyer de ses proches et de ses amis. Il a revu l'humble coin de terre où il est né, l'église de sa première communion, le cimetière où dorment ses vieux parents, la paroisse témoin de son premier apostolat. Dans ce pèlerinage du cœur, le P. Gascon devait une visite spéciale à Ste-Thérèse, à cette chère maison de ses études et de sa jeunesse cléricale. Il est arrivé inattendu mais non oublié dans ces murs. La vieille *Alma Mater* s'est trouvée toute heureuse, toute fière de fêter un de ses plus glorieux enfants ; et nous, les élèves de ce jeune maître d'autrefois, nous qui ne craignons pas alors d'affronter son regard sévère et même sa férule, nous étions devenus timides et presque honteux en sa présence, maintenant qu'il nous apparaissait sous l'auréole de ses travaux et de ses souffrances, long et lent martyr qui nous faisait rougir de notre lâcheté, de nos aises, de nos délicatesses.

Maintenant les devoirs de la piété filiale et de l'amitié fraternelle sont remplis. Les larmes du dernier adieu sont séchées : le missionnaire va repartir. Il avait demandé et obtenu de ses supérieurs la permission d'aller reposer ses derniers ans à la Trappe de Gethsémani, au Kentucky ; mais on lui a fait entendre que la route du missionnaire est semée d'assez d'épines pour être le chemin royal et sûr qui mène au ciel. Il n'ira donc pas à la Trappe ; il retournera à ses sauvages qui sont grossiers, sales, dégoûtants de vermine, mais qui ont une âme. Il leur donnera ce qui lui reste de force et d'ardeur ; il vivra avec eux, il mourra près d'eux, et sa tombe sera à peine marquée d'une croix... Mais Dieu connaît ceux qui sont à lui.

13 novembre.

Joseph Valiquet, élève de Seconde,

DÉCÉDÉ LE 1^{er} NOVEMBRE 1880.*Souvenir.*

Joseph Valiquet était né à St-Jérôme, sur les bords de cette petite rivière du Nord, dont les eaux tantôt tranquilles, tantôt précipitées dans leur cours, nous peignent si bien les vicissitudes de la vie humaine.

Élevé dans l'habitude du travail et la pratique des vertus chrétiennes, seules mais dignes richesses dont ses dévoués parents entourèrent son berceau, il sentit de bonne heure se développer en lui le goût de l'étude. La générosité de son père, qui ne savait reculer devant aucun sacrifice, lui permit enfin de voir ses désirs se réaliser. Il entra une première année chez les bons Frères de Ste-Croix, à St-Jérôme, et, après en avoir passé deux autres à l'école modèle de Ste-Scholastique, il put revenir à ses anciens professeurs et commencer son cours classique au collège de St-Laurent. Il vint un an après s'asseoir à nos côtés, et bientôt son affabilité lui assura parmi nous autant d'amis que de confrères. Entré en *Quatrième*, il dut déployer une grande énergie pour se mettre au niveau de la classe; mais son travail assidu et persévérant ne tarda pas à le faire monter au rang des *forts*. Après sa *Troisième*, il était retourné au toit paternel, ce cher ami, se berçant comme nous dans les beaux rêves de l'avenir; bientôt il allait entrer dans ce jardin des *Belles-Lettres*, où l'on espère cueillir tant de fleurs et de fruits nouveaux... Mais Dieu en avait décidé autrement...

Voyant son généreux père partir pour les Etats-Unis afin de faire quelques épargnes dont il comprenait bien le sens, le jeune Valiquet consulta plutôt son cœur que ses forces dans les travaux manuels auxquels il se livra, pendant ses dernières vacances. Il y prit sans doute le germe de la maladie qui devait l'emporter. Aussi notre laborieux confrère ne revint au Séminaire que pour retourner de suite dans sa famille et y mourir

après quelques semaines. . . Comme, dans ses derniers jours, il se montra courageux, ce jeune mourant ! L'esprit de foi qu'il cachait sous un air de modestie et de timidité, lui fit produire d'héroïques efforts pour attester ce qu'il croyait, ce qu'il espérait, ce qu'il aimait. Enfin, muni deux fois du pain des forts. Après avoir parlé souvent de ses professeurs et de ses confrères, en disant à son père un dernier adieu, il s'endormit paisiblement le premier novembre, presque au moment où le glas funèbre appelait tous les fidèles à venir chanter les *vêpres des morts* et prier pour le repos des trépassés.

Tendre ami, la voilà donc éteinte cette voix qui nous était si chère ! Tu dors maintenant dans le silence du tombeau, mais ton souvenir vit encore dans bien des cœurs. Avec tes parents éplorés nous pleurons et prions sur ta tombe, et notre espérance, unie à la tienne, *ne sera pas confondue.*

HUMANISTE.

J eune, vivace, à la fleur de mon âge,
 O mes amis, adieu ! je vais mourir.
 S ous les rameaux de votre frais bocage
 E t sur ces bancs où souffle le zéphyr,
 H lus d'entretiens, de rêves ni d'ombrage.
 H élas ! adieu, gardez mon souvenir.

V ous prosternant sur ces dalles pieuses,
 V la chapelle où je priai souvent,
 T orsque des morts les ombres douloureuses
 I nvoqueront votre secours puissant,
 O u'alors, pour moi, s'élève une prière,
 U ne ferveur, un tendre et doux soupir ;
 E mus, pleurant sur ma souffrance amère,
 L oujours, amis, gardez mon souvenir.

JOANNES.

Echos de la société de Discussion.

La société de Discussion discute toujours avec une ardeur infatigable. Parfois on se croirait transporté à une séance des chambres françaises au Palais Bourbon, à Paris. Mouvements sur les bancs à droite; agitations diverses à gauche; silence, silence! à l'ordre, à l'ordre! la voix du président se perd au milieu du bruit.

Le 11 novembre, il s'agissait de décider lequel est supérieur, de Christophe Colomb ou de Vasco de Gama. M. M. J. Crépeau et N. Lalande se posèrent comme les champions du découvreur portugais; M. M. A. Castonguay et C. Pilon descendirent dans la lice pour rompre une lance en faveur du célèbre navigateur génois qui nous donna l'Amérique. «Pauvre Colomb, disent ses admirateurs, tu devais t'attendre à une plus grande bienveillance de la part d'un aréopage américain. Ton génie, encore une fois, a été méconnu.»

Le 18, Marcus Porcius Caton, dans la personne de M. H. DesLauriers, de retour de son ambassade en Afrique, parlait fortement devant le sénat romain pour la destruction complète de Carthage. M. E. David l'appuyait. La cause punique trouva d'habiles défenseurs en MM. A. Legault et O. Ostiguy. Mais vains efforts! l'éloquence vient échouer devant la haine et l'ambition romaines. Les Pères Conscrits, en grande majorité, se rangèrent à l'opinion de Caton: *Delenda est Carthago.*

L'Angleterre est-elle justifiable d'avoir relégué Napoléon dans l'île Ste-Hélène? telle était la question plus ou moins épineuse sur laquelle la société avait à se prononcer dans sa séance du 25. *Oui*, soutenaient MM. F. Charbonneau et J. Grignon; *non*, répondaient-MM. S. Corbeil et A. Beausoleil. — *Oui, non; non, oui.* — Enfin, par son verdict final, l'assemblée blâma sévèrement les hommes d'Etat anglais d'avoir manqué, dans cet acte de trop rigoureuse politique, au droit des gens, aux lois de l'honneur et aux exigences de l'humanité.

Certainement, les différents orateurs se donnent beaucoup de peine pour faire des recherches historiques, et ils paraissent apporter du soin à la rédac-

tion de leurs discours. Ces séances sont pétillantes d'animation, de vie et d'intérêt.

Pêle-mêle.

— Les fondations du nouveau jeu de paume sont sorties de terre, et attendent les travaux de charpente. Le jeu sera double et couvert. Il aura 60 pieds de longueur et 40 de profondeur.

— A propos de fondations, à l'extrémité nord du bœuf, du côté des granges, on peut voir celles d'une *beurrerie*, qui doit entrer en opération aux premiers jours du printemps. Elle a 62 pieds sur 80. Elle sera alimentée, dit-on, par quatre cent vaches laitières, tant des étables du collège que des fermes de la paroisse.

— Le vent est aux bâtisses. Cet automne encore on inaugurerait une grande remise et une superbe porcherie, formant, à elles deux, un corps de bâtiment long de cent trente pieds. Cette porcherie, construite sur un système amélioré, est lambrissée à l'intérieur par un mur en brique, partagée en deux parts égales par un corridor dans le sens de sa longueur, et divisée en une quinzaine de compartiments de grandeur différente. A soixante pas plus loin, pour préparer la boisson et la nourriture, se trouve un fourneau en maçonnerie dont les eaux, tantôt tièdes, tantôt chaudes, sont conduites par des tuyaux souterrains au logis de « l'animal qui se nourrit de gland ». Là, soixante pensionnaires habillés de soie, sans inquiétude ni soucis, en attendant le jour du trépas, vivent grassement et sont logés comme des matadors.

— Pendant que nous en sommes à visiter la ferme, ami lecteur, s'il ne vous répugne pas de passer avec moi par les étables, là, au nombre des cent vingt bêtes à cornes que vous trouvez rangées sur deux lignes, face à face, comme des soldats au poste, vous verrez cinquante belles pièces de la race bovine qui se préparent à entreprendre, au retour de la belle saison, un voyage par delà l'Océan, pour aller fournir des *roast-*

beef.
sur

—
visite
nair
il ne
déro
d'acc
pauv
voya

—
musi
pelle
midi
qu'ap
ciens
gieux
Cécil
du di
chan:
bour
senté
deux
sirent
Banqu
pouse
horri
circo

—
Philo
l'après
vous
lasse
nes, r
— l
nonce
lieu le
nir, c
de dél
et le p
piété

beefs aux cuisines de Liverpool et de Londres. — Assez sur ce sujet, revenons au collège.

— Le Rév. Père Gascon, O. M. I, lors de sa dernière visite, a prêché à la paroisse, où sa parole de missionnaire a été écoutée avec beaucoup d'intérêt ; et le soir, il nous a fait passer une veillée des plus agréables, en déroulant sous nos yeux cette longue chaîne de misères, d'accidents et d'incidents que rencontre l'apôtre des pauvres sauvages dans ses courses aventureuses et ses voyages lointains.

— 22 novembre, fête de sainte Cécile, patronne de la musique et reine de l'harmonie. Le matin, à la chapelle, messe de sainte Thérèse, par Lahache ; dans l'après-midi, petit congé, pour reconnaître la bonne volonté qu'apportent MM. les chantres et MM. les musiciens à rehausser l'éclat de nos fêtes profanes et religieuses ; dans la soirée, force musique : *Cantate à sainte Cécile* ; *Judith*, scène et air, par Concone : *le jugement du diable*, légende par Clapisson ; *les Oiseaux du ciel*, chanson ; *une Valse* exécutée sur le violon par M. T. Arbour ; *fanfares*, etc. De plus, MM. les Rhétoriciens représentèrent un petit drame en cinq tableaux, extrait des deux premiers actes du *Macbeth* de Shakespeare. Ils firent passer devant nous le bon roi Duncan, le tendre Banquo, le sombre Macbeth, le cruel Intendant (l'épouse de Macbeth dans la pièce originale) et les trois horribles sorcières métamorphosées en sorciers pour la circonstance.

— 23, la Ste-Catherine, seconde fête de MM. les Philosophes ; chant plein d'entrain à la messe ; et dans l'après-dîner, qui se trouve être le congé de semaine, sous clef, dans la classe de la sagesse, festin à la melle et à la tire. *Procul estote profani*. Pour nous, profanes, nous n'en avons senti que l'odeur.

— Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce d'une séance dramatique et littéraire qui aura lieu le 3 janvier prochain. Les amis sont invités à venir, ce jour-là, passer sous notre toit quelques heures de délassement ; ils auront en même temps l'occasion et le plaisir de contribuer à une œuvre d'amitié, de piété et de charité.

— La reconnaissance nous fait un devoir d'enregistrer ici le pieux *souvenir* que nous a laissé un ami sur son lit de mort. M. A. A. Papineau, ptre, décédé à Québec le 12 septembre dernier, par son testament, a légué un certain nombre de volumes à la bibliothèque du séminaire. Ce sera pour nous un motif de plus de conserver, longue et vivace, la mémoire de ce prêtre vraiment selon le cœur de Dieu, dont plus d'une fois il nous a été donné d'admirer l'humilité, la charité, l'esprit de résignation, les connaissances aussi variées que solides.

— Nos lecteurs remarqueront que nous donnons dans cette livraison des *Annales*, un supplément de 14 pages. Quand le nombre de nos abonnés nous permettra-t-il de faire de cette exception la règle générale?... *Utinam !...*

Un mot de Mentor. — Malgré leur ampleur, les *Annales* de ce mois se trouvent encombrées. Mentor est tellement serré dans son petit coin qu'il est forcé de déloger au plus vite. Il n'a que le temps de saluer ses amis et leur promettre *la fleur de son sac* pour le temps des étrennes.

Places de semaine.

PHILOSOPHIE.

Logique. — 1° G. Payette, 2° S. Corbeil, 3° A. Godin, 4° M. Coupal.

Mathématiques. — 1° J. Charbonneau, 2° O. Lavergne, 3° S. Corbeil, G. Payette, J. Pilon.

RHÉTORIQUE.

Composition française. — 1° E. Grignon, 2° A. Bertrand, 3° A. Therrien, 4° T. Nepveu.

Vers latins. — 1° J. Grignon, 2° L. Cousineau, 3° A. Gaboury, 4° T. Nepveu, 5° U. Brulé.

SECONDE.

Composition latine. — 1° P. Forget, 2° H. Sanche, 3° E. Gohier, 4° A. Beausoleil.

Composition française. — 1° L. Valiquet, 2° E. Gohier, 4° A. Beausoleil.

Anglais. — A. Beausoleil, 2° L. Valiquet, 3° A. Pé-ladeau, 4° J. Laberge.

TROISIÈME.

Géographie. — 1° E. Coursol, 2° C. Leduc, 3° W. Quesnel.

Version latine. — 1° T. L'Écuyer, 2° E. Coursol, 3° A. Jasmin, 4° H. Vachon.

Anglais. — 1° E. Coursol, 2° T. L'Écuyer, 3° H. Har-wood, 4° C. Leduc.

QUATRIÈME.

Histoire romaine. — 1° H. Auclair, 2° F. Cloutier, 3° R. MÉRIZZI, 4° J. Casey, 5° H. Roy.

Version latine. — 1° H. Roy, 2° A. Fortier, 3° R. Brady, 4° G. Alary.

Anglais. — 1° A. Fortier, 2° A. Lessard, 3° G. Alary, 4° O. Cloutier.

CINQUIÈME.

Géographie. — 1° P. Hogues, 2° J. B. Jodoin, 3° F. Bertrand, 4° A. Debien.

Arithmétique. — 1° L. Charbonneau, 2° J. B. Jodoin, 3° H. Marrien 4° A. Bouchard.

Version latine. — 1° J. B. Jodoin, 2° H. Marrien, 3° V. Lewis, 4° H. Legault.

SIXIÈME.

Thème français. — 1° J. Paquet, 2° C. Poissant, 3° N. Gagner, 4° A. Moncion.

Mémoire. — 1° C. Poissant, 2° J. Paquet, 3° O. Pois-sant, 4° L. Desjardins.

Exercice latin. — 1° H. Béchard, 2° J. Paquet, 3° L. Desjardins, 4° G. Paquin.

Notes de conduite pour le mois de
novembre 1880.

PARFAITEMENT BIEN.

S. Corbeil, A. Godin, G. Payette, E. Meunier, C. Rochon, O. Rochon, A. Therrien, E. Coursol, T. L'Écuyer, G. Alary, A. Lessard, E. Monette, H. Schetagne, S. Turcot, A. Aubry, P. Graton, P. Hogue, D. Nepveu, P. Roch, P. Legault, A. Ouimet, A. Préfontaine, C. Poissant, J. Proulx, O. Simard, E. Lacroix, F. Valiquet, X. Bourque.

TRÈS BIEN.

A. Castonguay, J. Hafey, J. Cruse, O. Lavergne, T. Lord, J. Charbonneau, E. Graton, L. Boissonneault, U. Forget, H. Sanche, C. Villemure, J. Blais, D. Dubois, A. Graton, T. Jasmin, A. Martel, R. Brady, J. Dunn, J. Martin, H. Roy, F. Bertrand, J. Desjardins, J. B. Jodoin, S. Lanthier, V. Lewis, L. Masson, E. Bourbonnais, E. Catudal, A. Desjardins, Z. Gagné, C. Kelly, F. Labonté, A. Moncion, J. Paquet, H. Poissant, E. Gravel, W. Smith.